

L'ÉMIGRATION TOUCOULEUR : DU FLEUVE SÉNÉGAL A DAKAR

André LERICOLLAIS et Marc VERNIÈRE

Géographes de l'ORSTOM, centre de Dakar,
BP 1386 Dakar (Sénégal)

RÉSUMÉ

Le village toucouleur de Guia, situé dans la moyenne vallée du Sénégal, se compose de 151 exploitations agricoles à production surtout vivrière. Dans la majorité des cas sont associés 4 types d'activité : les cultures de saison sèche dans la vallée alluviale, les cultures d'hivernage sur les bordures sahéliennes, un élevage important et la pêche. Les emplois non-agricoles et les productions commercialisées sont de peu d'importance dans l'économie villageoise.

Depuis 30 ans les jeunes actifs émigrent à la recherche de revenus monétaires, puis, se fixent en ville dès qu'ils ont trouvé un emploi stable. Le village de Guia fournit une illustration du transfert de la population toucouleur de la vallée vers les villes du Sénégal, particulièrement vers le Cap-Vert.

Dans cette région, les Toucouleur sont impliqués dans les déplacements de population imposés par la croissance urbaine. D'abord installés dans les quartiers surpeuplés du centre de l'agglomération, ils sont chassés par les « déguerpissements » ; mais plutôt que de s'établir dans les lotissements prévus par le plan d'urbanisme, ils choisissent d'habiter à la périphérie dans les quartiers irréguliers où ils accèdent à une position dominante en tirant parti de leurs liens privilégiés avec les villageois lebou qui contrôlent les terres du Cap-Vert rural.

Introduction

Depuis plus de 30 ans les Toucouleur partent en grand nombre de la vallée du Sénégal pour s'établir dans la région du Cap-Vert. Actuellement, rien ne freine ce mouvement migratoire dont l'ampleur est

ABSTRACT

The Toucouleur village of Guia, situated in the middle valley of the Senegal consists of 151 agricultural units producing mainly food crops. In most cases 4 types of activity are carried on together: the cultivation of dry season crops in the alluvial valley and of rainy season crops on the sahelian edges of the valley, large scale cattle-breeding and fishing. Non-agricultural labour and cash crop cultivation play an insignificant part in the village economy.

For thirty years the young members of the active male population have migrated in search of cash incomes and have settled in towns as soon as they could secure steady work. The village of Guia is typical of the transfer of the Toucouleur population from the valley to the towns of Senegal and particularly to Cap-Vert.

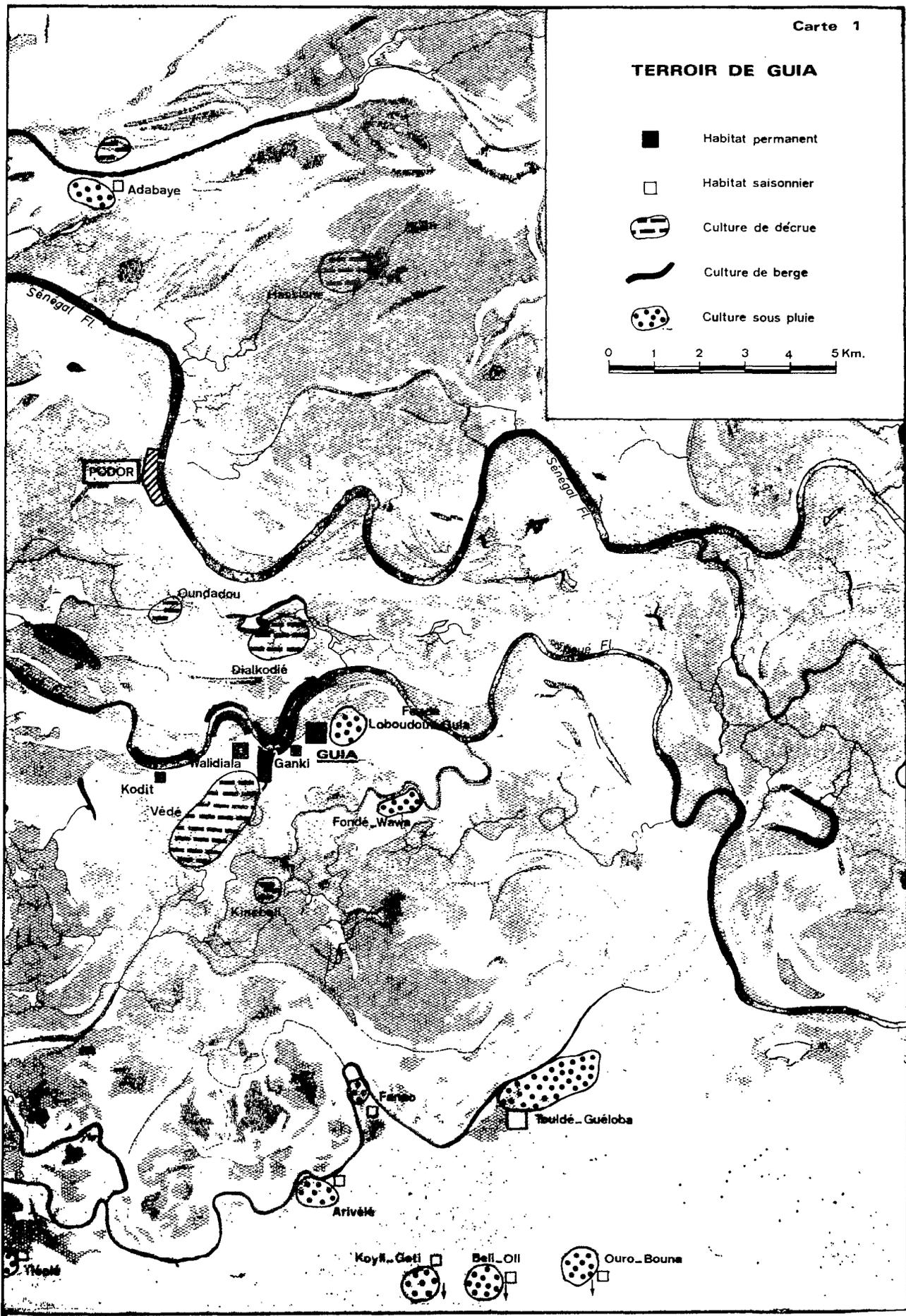
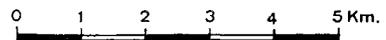
On this area the Toucouleur are caught up in the shift of population imposed by urban growth. First they settle in the overpopulated districts of inner urban centres and then are evicted from these areas, but instead of settling down on the plots allotted to them by the town planning authorities they choose to live on the outskirts of cities in shanty districts. Here they rise to top positions by taking advantage of the privileged relationships they establish with the Lebu population who hold the land of the rural area of the Cap-Vert.

telle qu'il a déjà pour résultat le transfert d'une partie importante de cette population : un Toucouleur sur trois vit maintenant à Dakar.

Les causes économiques de cette migration ont été mises en évidence et la nature de l'insertion réalisée dans l'agglomération dakaroise a été analysée vers

TERROIR DE GUIA

-  Habitat permanent
-  Habitat saisonnier
-  Culture de décrue
-  Culture de berge
-  Culture sous pluie



les années 1960, par A.B. Diop (1). Nous ne disposons pas d'une information suffisante pour actualiser cette étude complète. En effet, au niveau de la région d'origine les faits que nous allons présenter ne concernent qu'un seul village, le village de Guia. Cette ébauche monographique permet de préciser les traits essentiels de la migration et de l'illustrer. L'insertion des Toucouleur dans l'agglomération dakaroise sera l'objet d'une approche plus générale la reliant aux étapes de la croissance urbaine.

1. Du village à la ville : l'exemple de Guia

1.1. GUIA : UN VILLAGE TOUCOULEUR TRADITIONNEL

Guia est l'un des plus anciens villages toucouleur de la région ; il se situe au cœur de la vallée inondable (*walo*) sur la rive de l'un des bras du fleuve Sénégal — le Doué —, à 10 km au sud de la petite ville de Podor (voir carte 1).

Les 938 habitants se répartissent dans 94 habitations, abritant 151 ménages, unités de base pour la production et la consommation.

La population se répartit dans le village même, et dans les hameaux proches de Ganki, Wali-Diala ; quelques familles habitent dans les villages voisins de Kodit et Adabaye. Tous ces lieux d'habitation, situés sur les levées alluviales, se trouvent à proximité des terrains de culture du *walo*.

Les cultures et les ressources (carte 1)

Les cultures dominantes sont celles de saison sèche : maïs, patates, tomates, melons... qui viennent dans les champs de berge (*falo*) situés sur les versants à pente douce du lit mineur du fleuve notamment dans la courbure des méandres ; sorgho et haricots niébé dans les plaines et cuvettes (*collengal*) de la vallée inondable, semés au moment de la décrue.

Pendant l'hivernage, quand il pleut — environ 300 mm par an à Podor — les terres hautes du *walo* (*fondé*) et les dunes des lointaines bordures de la vallée alluviale (*diéri*) sont encloses et semées en petit mil, en sorgho, haricots niébé, melons secs... Ces cultures, aléatoires du fait des pluies très irrégulières, distantes de 10 ou 15 km du village pour les champs de *diéri* — donc nécessitant l'installation des familles dans un autre habitat — ne sont pas pratiquées par tous les gens du village.

Par ailleurs l'élevage est une activité importante. Le village compte en 1973 :

775 chèvres	} répartis entre 114 ménages
147 moutons	
320 bovins détenus par seulement 29 ménages	
13 chevaux	

Le troupeau est donc très important, surtout si l'on tient compte du fait qu'il s'agit des animaux rescapés de la sécheresse de 1972 (1). Le gros bétail appartient à une minorité de paysans « notables » tandis que la majorité des ménages détiennent du petit bétail. La pêche n'est une activité permanente que pour une minorité de familles.

Sur un total de 151

151 ménages, soit 938 habitants font la *culture de décrue*
129 ménages, soit 804 habitants font la *culture de berge*
100 ménages, soit 607 habitants font la *culture sous pluie* (*diéri* et *fondé*)

114 ménages, soit 731 habitants font l'élevage

11 ménages, soit 64 habitants font la pêche.

L'éventail des productions et des ressources sur lequel se fonde l'économie de chaque ménage est variable. Les compléments les plus fréquents de la culture du sorgho de décrue — pratiquée par tous — sont par ordre d'importance :

- la culture de berge,
- l'élevage,
- les cultures d'hivernage,
- la pêche enfin.

Près de la moitié des gens du village associent les cultures de saison sèche — berge et décrue — les cultures d'hivernage et l'élevage. C'est la combinaison la plus fréquemment pratiquée par les paysans toucouleur dans cette région (voir le tableau suivant).

L'agriculture toucouleur demeure traditionnelle par ses productions et ses techniques. Elle a pour fondement l'utilisation d'éléments naturels différents :

- le fleuve et les mares sont les réserves à poisson,
- les argiles imbibées d'eau des berges et des plaines, où s'est répandue la crue, permettent la croissance du maïs et du sorgho en saison sèche,
- les pluies d'hivernage reconstituent le pâturage sur les immensités sahéliennes et autorisent certaines années la culture.

Les paysans, grâce à une activité soutenue, étalée sur presque toute l'année et par des échanges locaux

(1) A. B. Diop. Société Toucouleur et migration - IFAN, Dakar, 1965, 232 p.

(1) Lors des années de sécheresse — de 1968 à 1973 — les troupeaux de la région ont subi des pertes pouvant toucher plus de 50 % de l'effectif.

TABLEAU I. — Guia : Population, cultures et ressources

nb. de ménages	popu- lation	culture de berge	culture de décru	élevage	culture sous pluie	pêche
16	85	[hatched bar]				
28	198	[hatched bar]				
68	424	[hatched bar]				
1	7					
8	44	[hatched bar]	[hatched bar]			[hatched bar]
5	27	[hatched bar]	[hatched bar]			[hatched bar]
3	19	[hatched bar]				[hatched bar]
17	102	[hatched bar]				
1	3					
2	11					
2	18					
151	938					

souvent encore à base de troc, couvrent leurs besoins vivriers — sauf accident climatique exceptionnel — comme dans le passé.

1.2. LES BESOINS NOUVEAUX ET L'ÉMIGRATION A L'ÉCHELLE DU VILLAGE

Par contre les besoins monétaires croissants, apparus avec la colonisation n'ont jamais pu être satisfaits

dans le cadre de cette économie villageoise à base vivrière.

C'est avec le risque de compromettre les équilibres anciens que l'on a commercialisé les surplus agricoles des bonnes années : mil et bétail, que l'on a pêché du poisson pour le vendre à Podor ou à Dakar.

L'analyse de l'activité non agricole révèle un déséquilibre croissant. S'ajoutant aux artisans traditionnels — tresseurs de nattes, maçons, tailleurs —

sont apparus de véritables professionnels de la pêche, du commerce du bétail et quelques « captureurs » d'oiseaux qui approvisionnent les oiseleurs de Dakar. Quelques personnes ont trouvé un emploi sur le bac qui permet de traverser le fleuve. Pourtant, c'est curieusement le petit commerce de détail qui s'est surtout développé : 10 villageois pratiquent cette activité à Podor et 14 à Guia. Ceci traduit une volonté d'insertion de plus en plus marquée dans l'économie marchande malgré l'absence de ressources locales capables d'en être le moteur. Cet élément explique sans doute pourquoi depuis plus de 30 ans les jeunes gens de Guia émigrent, principalement en direction du Cap-Vert où peuvent se réaliser toutes leurs aspirations à la vie moderne.

Ce mouvement très important peut se résumer aux deux chiffres suivants :

— Guia compte 938 habitants,

— les émigrés originaires du village et leur descendance : 344 habitants.

La population émigrée se compose de (tabl. 2) :

— 42 ménages considérés comme fixés (emploi et habitation stables),

— 18 ménages mobiles, le plus souvent hébergés, parfois avec l'homme seul résidant,

— enfin 26 jeunes hommes partis du village, célibataires, sans domicile ni travail fixes.

Les 57 hommes et 45 femmes émigrés (tabl. 3), dont les principaux événements de l'itinéraire migratoire ont été repérés, sont la presque totalité des gens partis du village — hormis quelques émigrés décédés, quelques omissions et quelques personnes dont l'itinéraire n'a pu être relevé. Ils forment donc, avec leur descendance, la quasi-totalité du groupe des 344 personnes, issu du village.

TABLEAU 2. — Guia : population du village et population émigrée (par lignage)

Lignage	Population du village		Emigrés fixés		Emigrés non fixés		Population mobile	
	Ménages	Population	Ménages	Population	Ménages	Population	Vivant à l'étranger	Revenu pour la rizière
Dia	10	58	6	32	—	—	3	2
Diak	24	155	3	17	6	12	3	—
Diallo	7	48	1	10	2	9	—	—
Dieng	2	9	1	9	—	—	1	1
Diop	4	20	1	8	1	6	—	—
Djigo	11	77	3	22	—	—	1	1
Fall	1	5	—	—	—	—	—	—
Hanne	3	14	2	15	—	—	2	2
Ndiaye	21	126	3	33	3	3	2	1
Pam	8	52	4	32	—	—	2	1
Sall	14	76	2	4	3	7	2	2
Sow	3	15	3	24	—	—	1	1
Sy	3	13	1	18	1	2	2	1
Tall	4	22	1	8	—	—	1	1
Wade	2	13	1	5	—	—	—	—
Watt	34	235	10	40	2	2	6	3
	151	938	42	277	18	41	26	16

Dakar et le Cap-Vert sont la destination dominante, mais non exclusive, du flux migratoire.

Sur un total de 60 ménages d'émigrés (fixés et non fixés) :

— 34 résident à Dakar et dans le Cap-Vert,

— 9 dans les villes riveraines du fleuve Sénégal

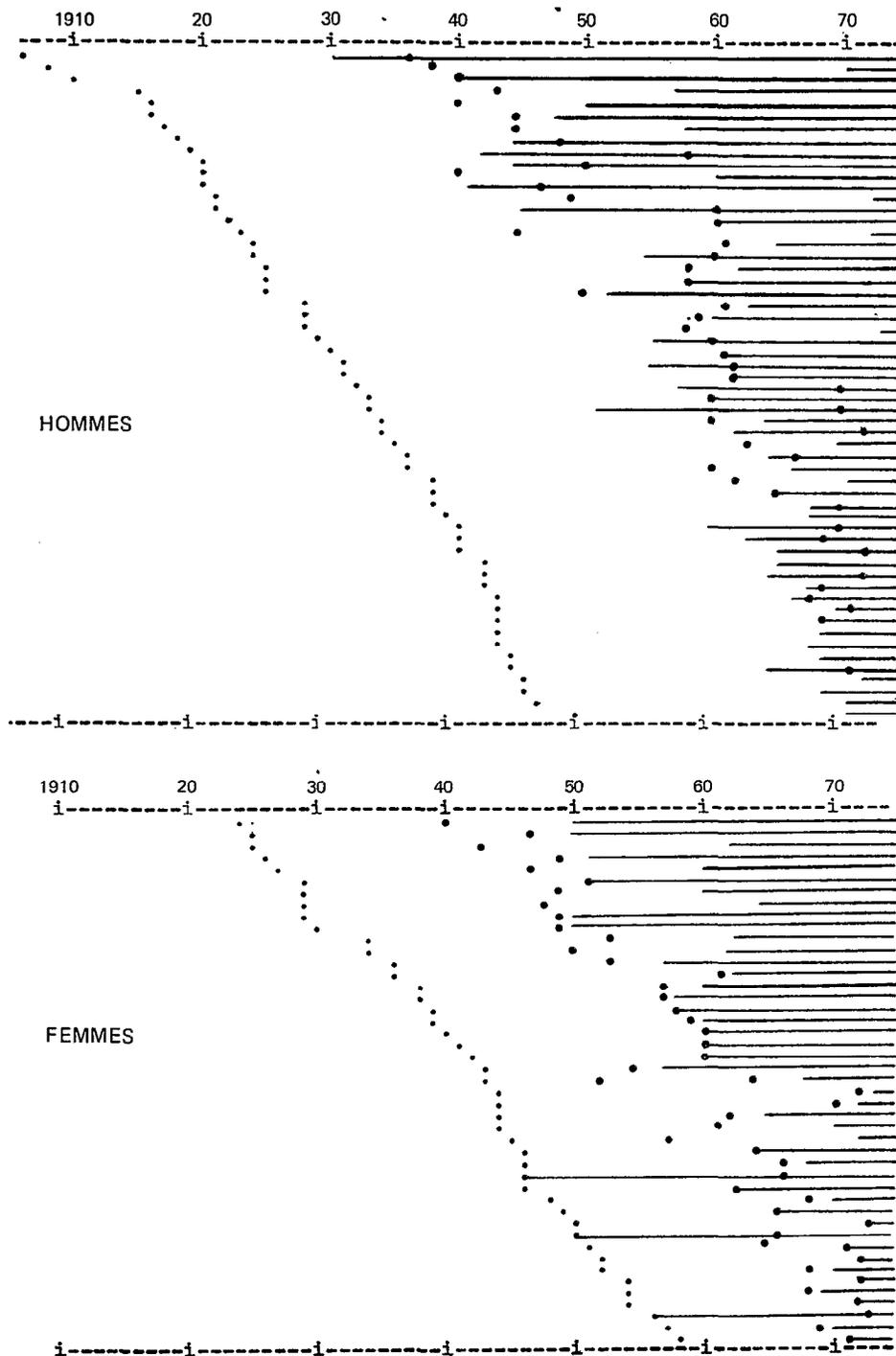
(3 à St-Louis, 2 à Richard-Toll, 1 à Rosso, 2 à Matam, 1 à Kayes),

— 13 dans d'autres villes du Sénégal (5 à Thiès, 5 à MBour, 2 à Diourbel, 1 à Ziguinchor),

— 3 à Nouakchott,

— 1 enfin en Côte d'Ivoire.

TABLEAU 3. — Emigrés de Guïa fixés à Dakar



Légende : Dates des principaux événements.

• naissance ● mariage — fixé à Dakar

L'émigration a commencé vers 1940 ; le courant a pris progressivement de l'ampleur, c'est après 1960 que le nombre des émigrés parvenant à se fixer chaque année en ville est le plus élevé.

	Année de la fixation en ville				
	1930-39	1940-49	1950-59	1960-69	1970-73
Hommes . .	1	7	10	29	10
Femmes . .		1	12	19	13

Ce sont des hommes jeunes, célibataires qui ont les premiers tenté l'aventure. Ce n'est qu'après plusieurs séjours en ville et des retours au village qu'ils sont parvenus à se fixer ; la sécurité, c'est-à-dire la découverte d'un emploi stable et d'un logement, n'intervient qu'à un âge souvent avancé.

La fixation des premiers émigrés a contribué à réduire les difficultés pour les suivants ; ainsi pour les émigrants les plus jeunes — nés depuis 1940 — la fixation intervient plus vite ; ils quittent le village le plus souvent avant l'âge de 20 ans et ils sont établis en ville avant d'avoir 30 ans.

Les femmes n'émigrent que pour rejoindre leur mari, leur départ est lié à la réussite des hommes. Les premières émigrées ne partaient que plusieurs années après leur mariage avec un ou plusieurs enfants nés au village, mais depuis une quinzaine d'années la venue des femmes en ville tend à coïncider avec le mariage : presque toujours l'année du mariage ou l'année suivante.

A présent la migration se normalise :

Une proportion élevée de départs dans les classes de jeunes actifs : environ 5 jeunes gens s'établissent en ville chaque année depuis 1960.

— Les hommes partent d'abord (entre 15 et 25 ans), puis ils se marient au village et leur épouse les rejoint à la ville.

— L'hébergement, assuré par les parents déjà établis, peut se prolonger pendant plusieurs semaines voire plusieurs mois. L'émigrant rencontre de ce fait des conditions relativement favorables pour se mettre en quête d'un emploi.

Seule une transformation profonde des conditions de la vie agricole dans la vallée pourrait infléchir le courant migratoire. Le périmètre irrigué en cours

d'aménagement près de Guia maintient au village en ce moment 16 jeunes hommes qui ont déjà tenté d'émigrer. Leur maintien définitif au village n'est pas acquis mais ils sont décidés à travailler dans la rizière. A l'échelle de la vallée ces opérations, ponctuelles pour le moment, sont sans effet sur les flux migratoires.

Les causes du départ étant entendues, l'émigration n'a pu prendre de l'ampleur qu'avec l'insertion des émigrants en milieu urbain.

Les réussites modestes des pionniers qui ont fini par obtenir un emploi, acquérir un logement et constituer une famille en ville, puis quelques réussites plus spectaculaires, connues de tous, ont ouvert la voie et demeurent un encouragement à émigrer.

1.3. BIOGRAPHIE DE MIGRANTS : L'ANALYSE QUALITATIVE D'INSERTIONS RÉUSSIES EN MILIEU URBAIN

1. Djibi Pam - une migration exemplaire

C'est en mai 1939 que Djibi Pam se rend à Dakar pour la première fois ; il a 21 ans. Son père, qui est chef du village, l'a autorisé à partir pour gagner de l'argent.

Djibi Pam quitte Guia après la récolte principale celle du sorgho de décrue. Il se joint aux bergers chargés d'acheminer du bétail du village destiné à la vente, jusqu'au Cap-Vert. Ils partent en pleine saison sèche, avec leurs sacs de couscous sec additionné de sel, parcourent les bordures de la vallée jusqu'au lac de Guiers, puis se dirigent à travers le Cayor vers Mbaké, qui est l'un des gros marchés du bétail. Ils continuent ensuite d'acheminer le troupeau pour le compte du courtier, jusqu'à Thiaroye, tout près de Dakar.

Au terme de ces longues semaines de marche, Djibi Pam perçoit une rétribution et se rend à Dakar chez Hamatel Diak, son oncle maternel, un ancien combattant originaire de Guia qui s'est établi dans la rue 10 de la Médina à son retour de France.

Le vieux l'emploie, ainsi que deux autres jeunes du village, comme marchand ambulant (« bana-bana »). Ils parcourent les rues avec un présentoir garni de parfums et de produits divers, l'épaule chargée d'étoffes. Chaque soir ils partagent leur recette avec le vieux qui les nourrit et les loge.

Djibi, bon vendeur, ne repartira qu'en novembre ; avec son magot, trois compagnons, une petite provision de pain et de sucre et la crainte de se faire détrousser dans les villages où ils passent la nuit.

A l'arrivée, il remet son argent au chef de la maison qui achète des vêtements pour tous. Les premières journées se passent en visites ; on met les habits neufs, on se rassemble pour prendre le thé. Puis après la fête, tout le monde reprend le chemin des champs du *walo*.

Deux ans après, en 1941 Djibi Pam retourne à Dakar pour un séjour identique.

C'est en 1944 qu'il retourne ensuite, mais cette fois il ne rentre pas en novembre. Il continue de travailler pour son oncle de la tutelle duquel il s'affranchit peu à peu ; dès 1945, avec six compagnons du village, il loue une chambre ; puis il en louera une pour lui seul, en 1950, dans le quartier de Nimzatt.

En 1960, il obtient un emploi à la mairie de Dakar, au service du nettoyage.

En 1966, il achète une parcelle dans le quartier de Nimzatt et y construit une baraque.

Depuis sa fixation à Dakar, il retourne passer régulièrement quelques semaines à Guia. Il envoie de l'argent — 1 500 à 2 000 F CFA par an ; il acquiert même du bétail — des moutons et des chèvres — qui est gardé au village.

Djibi Pam va constituer sa propre famille. Dès 1952 son père entreprend des démarches dans le village et rassemble la dot. C'est en 1957, que Djibi Pam épouse Mariam Pam, une fille de Guia, conformément à la tradition. Il lui envoie régulièrement de l'argent chez ses parents où elle continue à vivre. En 1959 naît le premier enfant. C'est finalement en 1960 que Mariam et l'enfant viennent vivre à Nimzatt.

Djibi Pam devenu tout à fait dakarois envoie tous les ans sa famille qui s'est agrandie — deux garçons et trois filles — passer quelques semaines à Guia au début de l'hivernage, saison préférée des Toucouleur. Les enfants profitent des laitages revenus après les pluies.

2. *Quelques réussites en milieu urbain*

D.T. : L'oiseleur

Il vient à Thiès en 1938 pour travailler chez S.A. W. qui expédie des oiseaux en France. Pendant quatre ans, il parcourt la brousse avec sa cage sur la tête comme « captureur » ; puis il est chargé de s'occuper des oiseaux entreposés avant l'expédition.

Il se marie au village en 1949, son épouse le rejoint l'année suivante à Thiès.

En 1960 S.A. W. meurt ; son frère oiseleur à Thiaroye prend D.T. à son service. Il vient habiter à Dakar

au quartier de Nimzatt puis au quartier Demba Diop (en 1973) vers Cambéréne.

En 1972 D.T. retourne au village à l'occasion de la fête musulmane du Maouloud après 21 ans d'absence.

Tierno P.W. : Le marabout des douaniers

C'est à l'âge de 42 ans que Tierno P.W. effectue son premier voyage à Dakar.

Précédé d'une réputation d'homme religieux, il exercera pendant 8 mois les fonctions de marabout chez un douanier qui l'héberge.

De retour au village, il ne restera que 4 mois : il devra repartir à Dakar appelé par ses fidèles et ses clients.

Imam de la mosquée des douaniers, il est logé par eux et reçoit une attribution de 8 000 F par mois.

Il séjourne à nouveau au village pour se marier ; son épouse le rejoint à Dakar en 1960.

T.P. : le millionnaire

Venu à Dakar à l'âge de 17 ans, en 1948, il sera d'abord avec ses trois compagnons de voyage porteur de poisson au marché Kermel. Puis il prend un emploi de jardinier chez un Européen (7 000 F par mois) en 1949. Dès cette époque, il travaille sur le port au marché clandestin, ce qui devient sa seule activité après le retour de son patron en France en 1951. En 1958, il ouvre un compte bancaire, en 1959 il est notoirement connu comme « millionnaire ».

Il fait quelques voyages à l'extérieur pour ses affaires, suit des cours du soir, obtient son certificat d'études en 1960.

Sa fortune s'arrondit (4 millions à la banque en 1965).

En 1970, il se rend au village pour le décès de son père, par la même occasion il épouse sa cousine (mariage traditionnel préférentiel) paie lui-même la dot et règle les dépenses du mariage.

Il installe sa famille modestement dans une baraque de deux pièces louée 3 000 F par mois à « Usine Niari-Tali » dans la banlieue de Dakar.

Il prend contact avec des grands commerçants en Côte d'Ivoire où il cherche à établir un réseau de commerce.

Y.D. : Le cursus aux Travaux Publics

Y.D. né en 1920, vient à Dakar à l'âge de 32 ans laissant femme et enfants au village pour remplacer

un parent à un emploi de manœuvre aux Travaux Publics.

Sa famille le rejoint en 1954. Il habite « Usine Niari-Tali », achète un terrain à Nimzatt en 1958, y construit une baraque en 1963, puis achète un autre terrain à Rufisque où il construit une maison de trois pièces qu'il habite dès 1964 tandis qu'il loue celle de Nimzatt 2 000 F par chambre et par mois.

A.S. : Le petit fonctionnaire

A.S. vient à Dakar à l'âge de 19 ans en 1939, obtient un emploi à la mairie (4 000 F par mois) en 1942, puis un emploi sur le port (6 000 F par mois) en 1945. Il loue une chambre à Daroukhane, puis à Nimzatt. En 1963, il s'installe dans un logement HLM qu'il paie en location-vente. Il prendra sa retraite en 1975.

T.D. : Le salarié de l'industrie

T.D. vient à Dakar en 1944 à 18 ans. Il est embauché en 1945 à la biscuiterie de Médina avec un salaire de 9 000 F. Il habite « Gueule Tapée » puis « Grand-Dakar », achète une parcelle (35 000 F) à « Yararakh » en 1960, et y construit une baraque de trois pièces.

Il devient machiniste spécialisé, en 1973 son salaire mensuel atteint 50 000 F.

D.F.D. : Le chauffeur

D.F.D. effectue son premier séjour à Dakar à 29 ans en 1954.

D'abord journalier à la biscuiterie de Médina, il se fait ensuite embaucher à la mairie de Dakar en 1955 comme balayeur (6 000 F par mois). Il apprend à conduire et devient chauffeur d'un camion poubelle en 1970 avec un salaire mensuel de 17 000 F.

Après avoir résidé en location à « Usine Niari Tali », il s'installe en 1967 dans sa maison à Pikine.

S.D. : à l'ombre de la politique puis la spéculation immobilière

S.D. vient à Dakar en 1951 à l'âge de 21 ans. Son oncle lui obtient un emploi aux Travaux Publics avec un salaire de 6 000 F par mois ; en 1954, il devient chef d'équipe (12 000 F par mois). En 1958, il revient au village, fonde une boutique sur le marché de Podor et devient « responsable politique » de Guia. En 1961, il confie la boutique à son frère, pour faire campagne politique avec le député A. Kane dans le département de Podor. Il repart à Dakar, la même année prendre un emploi de planton à l'Assemblée Nationale.

Il suit les cours du soir, obtient son certificat d'Études Primaires en 1969 et devient ronéotypiste de l'Assemblée Nationale (27 000 F de salaire mensuel).

Il habite sa maison à Dieupeul puis, en 1971, achète un terrain à Thiaroye pour construire une seconde maison. En 1972, il achète un autre terrain à Grand-Yoff ; il y fait bâtir une maison qu'il habite tandis qu'il loue celle de Dieupeul. A la fin de 1972, il vend la maison de Thiaroye pour racheter une maison des SICAP louée à un Européen.

A travers ces réussites, apparaissent les étapes habituelles d'une insertion de l'émigrant en ville :

— Il arrive jeune, vers l'âge de 20 ans.

— Il prend d'abord des emplois sans qualification, mal rétribués (manœuvre, porteur, marchand ambulant...) jusqu'à la découverte d'un emploi stable offrant des possibilités de promotion.

— Il se marie au village.

— En ville, il est d'abord hébergé puis il loue une pièce, puis il achète une parcelle pour y construire une baraque ou une maison où il installe sa famille.

— Il lui faut plusieurs années pour parcourir cet itinéraire au terme duquel sa situation en ville est assurée.

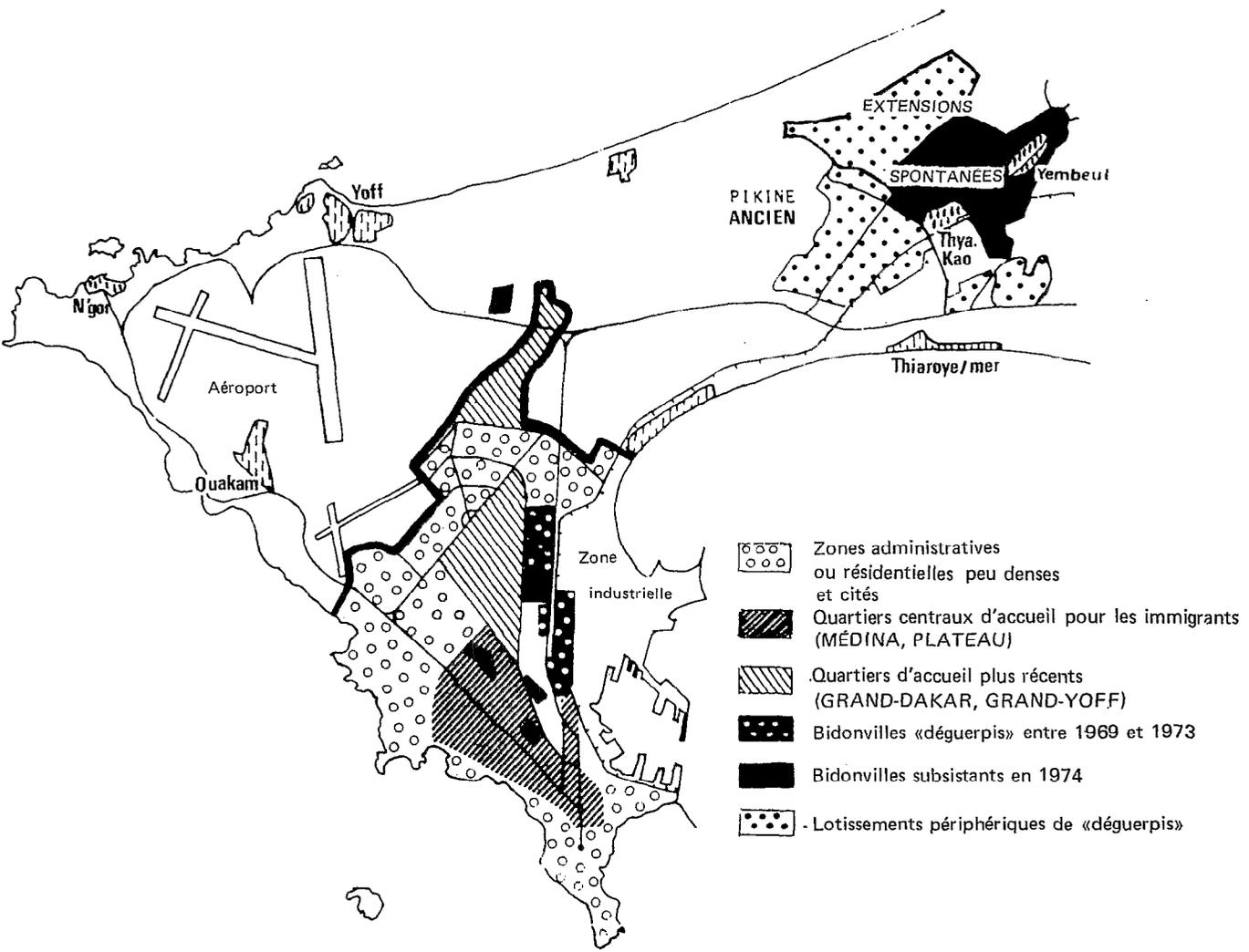
2. Les étapes de la fixation des immigrants toucouleur à Dakar : une nouvelle redistribution spatiale dans l'agglomération

Le cas du village de Guia permet de discerner, en profondeur, l'importance et la nature de la migration toucouleur vers la capitale du Sénégal. Un travail mené dans le Cap-Vert (1) et concernant, en général, les modalités d'implantation des immigrants d'origine rurale et les longues tribulations intra-urbaines que subissent ces derniers avant fixation définitive, permet aussi de particulariser les types de migrations toucouleur dans la capitale, en actualisant les études de A.B. Diop (2).

(1) Volontarisme d'Etat et spontanéité populaire dans l'urbanisation du Tiers-Monde... ». M. Vernière, 1973 — EPHE-CNRS — 223 p. + cartes.

(2) A. B. Diop, « Enquête sur la migration toucouleur à Dakar ». Bull. IFAN, n° 34, 1960, Dakar.

A. B. Diop, « Société Toucouleur et migration ». IFAN, 1965, Dakar, 232 p.



CARTE 2. — L'urbanisation récente du Cap-Vert.

Cah. ORSTOM, sér. Sci. Hum., vol. XII, n° 2, 1975 : 161-175

Campons tout d'abord la physionomie urbaine du Cap-Vert en 1974 et les étapes de la formation de l'agglomération actuelle.

Depuis les années cinquante, et surtout depuis l'indépendance du Sénégal, l'afflux d'immigrants originaires des campagnes assure à la capitale une croissance démographique spectaculaire (près de 10 % par an, soit en gros, un doublement de population tous les 10 ans) ; les nouveaux arrivants s'entassent dans les vieux quartiers centraux « taudifiés », ou peuplent les nombreux bidonvilles qui jouxtent la zone industrielle portuaire (voir carte 2). Dès 1952, mais surtout à partir de 1960, Dakar « éclate » dans le Cap-Vert sous une forme double :

1. A partir du Centre-ville surpeuplé (Médina) que l'on veut restructurer et des bidonvilles que l'on veut détruire, des dizaines de milliers de prolétaires dakarois expulsés sont recasés dans des lotissements d'urgence de banlieue ; peuplée de ces « déguerpis », la ville nouvelle de Dagoudane Pikine-Guedj Awaye et ses annexes passe ainsi de 0 à plus de 200 000 habitants entre 1952 et 1974.

2. Mais cette urbanisation périphérique régulière, car conforme au Plan Directeur d'Urbanisme du Cap-Vert, se double, depuis 1960 déjà, d'une forte urbanisation spontanée. De nombreuses implantations hors la loi se réalisent après achat de terres de culture (qui deviennent terres à bâtir) aux villageois autochtones lébou dont les villages contrôlent encore le Cap-Vert rural (voir carte 2). Ainsi un front pionnier irrégulier, semi-rural semi-urbain, déteste-t-il aussi Dakar de son trop-plein démographique.

Comment ces déplacements importants, ce rejet des plus défavorisés des Dakarois, sont-ils, dans le temps, subis par les immigrants ? Dans ce bouleversement d'ensemble, les Toucouleur ont-ils une attitude spécifique ?

Notre enquête, réalisée dans la banlieue de Dagoudane Pikine et dans Pikine-Irrégulier, frange d'urbanisation spontanée, comportait, entre autres, le recueil des « biographies rétrospectives » de 400 chefs de ménage, presque tous chefs de « parcelles » et, en moyenne, âgés de plus de 40 ans. Depuis leur arrivée, jeunes villageois célibataires, à Dakar, jusqu'à leur implantation, vieux chefs de famille, à Pikine, nos « enquêtés » ont pu ainsi évoquer des séjours à la ville mouvementés qui, souvent, se sont déroulés sur plusieurs dizaines d'années. Il est clair que le fait d'avoir été refoulés du bidonville vers la banlieue, témoigne, pour les chefs de ménage enquêtés, d'un relatif échec en milieu urbain. Seuls les représentants

du niveau économique le plus faible, c'est-à-dire en majorité les immigrants d'origine rurale, sont concernés par notre travail.

Pour ces déshérités qui veulent faire souche en ville, une seule obsession dès leur arrivée : accéder à la propriété d'une parcelle pour loger la famille qu'ils désirent fonder. Les biographies des 400 chefs de ménage témoignent de la longue quête de cette forme sécurisante de stabilité. Le schéma classique de cette promotion de bas niveau est généralement le suivant : en arrivant du village, le jeune immigrant célibataire (et encore sans travail) est hébergé et nourri par la branche dakaroise de sa famille ou par des amis villageois déjà implantés ; ayant trouvé un emploi il loue une chambre, soit individuellement soit avec plusieurs amis du même âge, dans les quartiers centraux ; il fonde une famille et doit disposer de plus d'espace habitable ; il loue alors un local dans un bidonville, là où les loyers sont de loin les moins coûteux ; il accédera ensuite peut-être à la propriété d'une parcelle en bidonville avant d'en être « déguerpi ». Il recevra alors, après vingt ou trente années de séjour en ville, un lot de 150 m² en banlieue, à charge, pour lui, d'y installer la baraque en bois qu'il a sauvée lors de la destruction du bidonville (1).

Seuls ceux qui, spontanément, décident de s'implanter dans la périphérie irrégulière dakaroise (Pikine-Irrégulier), parviennent plus rapidement, mais sans garanties officielles, à une forme de propriété individuelle d'un terrain : leur esprit d'entreprise leur permet de réduire le nombre des étapes intra-urbaines sur la voie de la stabilité.

Dans ce double contexte, quelle est la place des Toucouleur de Dakar, presque tous immigrants d'origine rurale, donc particulièrement représentés au sein de l'échantillon que nous avons étudié ?

Leur originalité repose sur deux éléments :

— Bien plus que les représentants d'autres ethnies sénégalaises, les Toucouleur se regroupent entre eux. A.B. Diop signalait ainsi de très fortes concentrations de Toucouleur, vers 1960, dans les bidonvilles centraux de Dakar (Baye Laye, Baye Gainde, MBod, Wahinane).

— Dans une période très récente (à partir de 1967), et, en partie du fait des déguerpissements des bidonvilles Toucouleur du Centre Ville, en partie du fait

(1) Pour l'analyse détaillée de ces migrations, voir M. Vernière : « Campagne, ville bidonville, banlieue : les migrations intra-urbaines vers Pikine ». In Cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines, vol. X, n° 2-3, 1973.

de liens privilégiés (parenté « à plaisanterie ») entre les Lébou autochtones et les Toucouleur, les gens du Fleuve se trouvent occuper, actuellement, une position très forte à la périphérie de Dakar et non plus dans Dakar.

Quelques chiffres témoignent de l'importance de ce phénomène : suivant l'enquête de l'O.M.S. de 1969, Dakar compte actuellement moins de 15 % de Toucouleur, alors que d'après les mêmes sources complétées par nos enquêtes, les extensions régulières récentes de Pikine en comptent 30 % et surtout la frange irrégulière plus de 40 %.

En isolant le cas des 87 chefs de ménage toucouleur de notre échantillon pikinois nous pouvons cerner de plus près la spécificité de ces derniers, les causes et les modalités de leur nouvelle répartition dans l'agglomération.

2.1. DU VILLAGE A LA BANLIEUE DAKAROISE « VIA » LES BIDONVILLES CENTRAUX : LES « DÉGUERPIS » TOUCOULEUR A PIKINE-EXTENSION

Contrairement à d'autres villageois qui s'élancent dans l'aventure urbaine, le jeune immigrant toucouleur ne part pas à la ville sans quelques assurances. Le cas du village de Guia prouve l'existence, pour l'adolescent qui va s'essayer à la ville, de réseaux, familiaux ou ethniques, d'entraide bien organisés, souvent même contraignants pour le jeune épris d'une certaine liberté. Les récits de nos chefs de ménage précisent le caractère bien réglé de ces migrations.

Le « vieux » qui a réussi à s'implanter en ville, et a fait carrière dans l'administration, l'armée ou le commerce (les « Dioula », marchands de bétail sont souvent cités) fait venir les jeunes de son lignage comme travailleurs saisonniers. Le plus souvent il les héberge chez lui, mais parfois aussi leur paie le loyer d'une chambre collective. Par ses soins, un petit travail attend les jeunes immigrants : ils aident le vieux commerçant ou sont apprentis chez l'artisan — tisserands notamment —. Le « vieux » contrôle toujours leur vie quotidienne de façon extrêmement stricte, gardant pratiquement tout l'argent qu'ils gagnent et leur imposant, à la date du départ annuel pour le Fleuve (d'août à octobre s'ils cultivent dans les champs de *Diéri*, avant de revenir à Dakar) la liste des cadeaux — notamment des habits — à acheter pour la famille. Les jeunes, ainsi assistés, pourront revenir, cinq ou six années consécutives, comme saisonniers dans la capitale, avant de se fixer de façon définitive. Même alors, en cas de chômage, ils peuvent

compter sur l'aide de la famille et seront toujours nourris en cas de besoin. Dotés d'un emploi sûr, ils continueront de verser leurs économies au « Vieux » ; en contrepartie, ce dernier remettra lui-même l'argent de la dot à la famille villageoise qui mariera le jeune néo-citadin aux alentours de la trentième année. Le mariage endogamique, au sein du même village reste une règle à peu près absolue.

Chargé de famille, âgé de plus de 30 ans, le nouveau chef de ménage commence sa quête de la propriété d'une parcelle : le chemin sera en général long (voir carte « biographique » n° 3) et entrecoupé de nombreux changements de domiciles (1), correspondant à la nécessité de loger sa famille qui s'agrandit, ou de s'installer dans un nouveau bidonville, l'ancien venant d'être détruit. Durant cette période, le chef de ménage est un locataire et ce n'est que beaucoup plus tard qu'il parviendra à acquérir une parcelle dans un bidonville récemment créé.

Pendant toutes ces années, l'immigré garde toujours un contact étroit avec sa famille et tous les autres Toucouleur. Les représentants des autres ethnies, chez lesquels les « regroupements » ont moins cours (sauf sans doute chez les Dioula) cherchent, eux aussi à acquérir une parcelle à bâtir : mais peu leur importe sa localisation. Rien de tel chez les Toucouleur qui, dans leur choix, privilégient un environnement toucouleur. Ainsi s'expliquent les fortes concentrations enregistrées par A.B. Diop dans les bidonvilles intra-urbains longeant l'autoroute.

Les déguerpissements massifs de ces quartiers spontanés vers Pikine-Extension en 1967-70 expliquent la prééminence des Toucouleur dans ce lotissement récent : d'après A.B. Diop en effet, pas moins de 80 % des Toucouleur dakarois habitaient les taudis centraux, ils se retrouvent naturellement rejetés globalement vers la périphérie. L'emprise des Toucouleur était telle, dans ces quartiers de départ, qu'à Pikine-Extension, zone d'arrivée, tous les chefs de quartier étaient, en 1971, des natifs de la région du Fleuve.

Alors qu'ailleurs, récemment à Guedj-Awaye, on peut constater que le peuplement de la périphérie ne se réalise que très lentement (bien des chefs de ménage refusant de s'implanter aussi loin — 15 km — des lieux d'emploi et préférant, quoique titulaires d'une parcelle, rester en tant que locataires à Dakar-Centre), il faut noter que Pikine-Extension a très rapidement fait son plein d'habitants. L'autorité des chefs de

(1) Près de 4, en moyenne, pour l'ensemble des chefs de ménage de notre échantillon.

quartiers, l'efficacité de l'entraide collective ont permis, en zone toucouleur, une normalisation assez rapide des conditions de vie, malgré les traumatismes engendrés par la brutalité des déguerpissements.

Ainsi peut-on dire que, du fait d'une politique urbaine volontaire, Dakar s'est en grande partie « vidé » de sa population toucouleur, et qu'à la périphérie les gens du Fleuve occupent une situation de force.

2.2. COMPLICES DES LÉBOU, LES TOUCOULEUR ENTREPRENNENT LA « CONQUÊTE » DE LA FRANGE URBAINE PÉRIPHÉRIQUE SPONTANÉE

Si les Toucouleur sont nombreux et influents dans les lotissements de banlieue ils le sont plus encore dans cette sorte de « ville illégale » qui, au nord-est de Pikine s'accroche à la nouvelle banlieue, et compte sans doute plus de 50 000 habitants.

C'est dans cette zone-tampon entre la ville et la campagne que l'on mesure le mieux l'originalité de l'implantation récente des Dakarois toucouleur. A la fin de la seconde guerre mondiale, lorsque débute, avec une certaine ampleur, le mouvement d'exode rural à partir du Fleuve vers la capitale, bien des Toucouleur, plutôt que de gagner le Centre-Ville, s'installent directement à proximité des villages lébou de Thiaroye Kao et de Yembeul. Cette transition villageoise caractérise les Toucouleur et seulement eux. Cultivant la terre, ayant des relations de bon voisinage avec les Lebou, ils constituent, dès les années cinquante des noyaux de peuplement. Ils montrent l'exemple aux habitants des bidonvilles centraux qui, moyennant une somme symbolique, achètent aux Lebou une parcelle à bâtir. Ces implantations spontanées, peu nombreuses, jusqu'en 1964, s'accéléraient brutalement à cette date : la « Loi sur le Domaine National » vient d'entrer en vigueur. Elle menace les terrains de culture en friche de Lebous, non enregistrés au Cadastre, mais assure que toute terre mise en valeur sera enregistrée et que son possesseur recevra un titre de propriété. Les Lébou divisent grossièrement leurs champs en parcelles à bâtir et les vendent aux Dakarois en quête de propriété ; des tas de parpaings s'élèvent à travers champs dans tout le Cap-Vert et rendent inapplicable, en quelques mois, le Plan Directeur d'Urbanisme.

Ce mouvement spontané qui n'a fait que s'accélérer depuis les années 1966-67 peut être considéré comme d'« inspiration » toucouleur : le plus récent de ces quartiers irréguliers n'a-t-il pas pour nom Médina

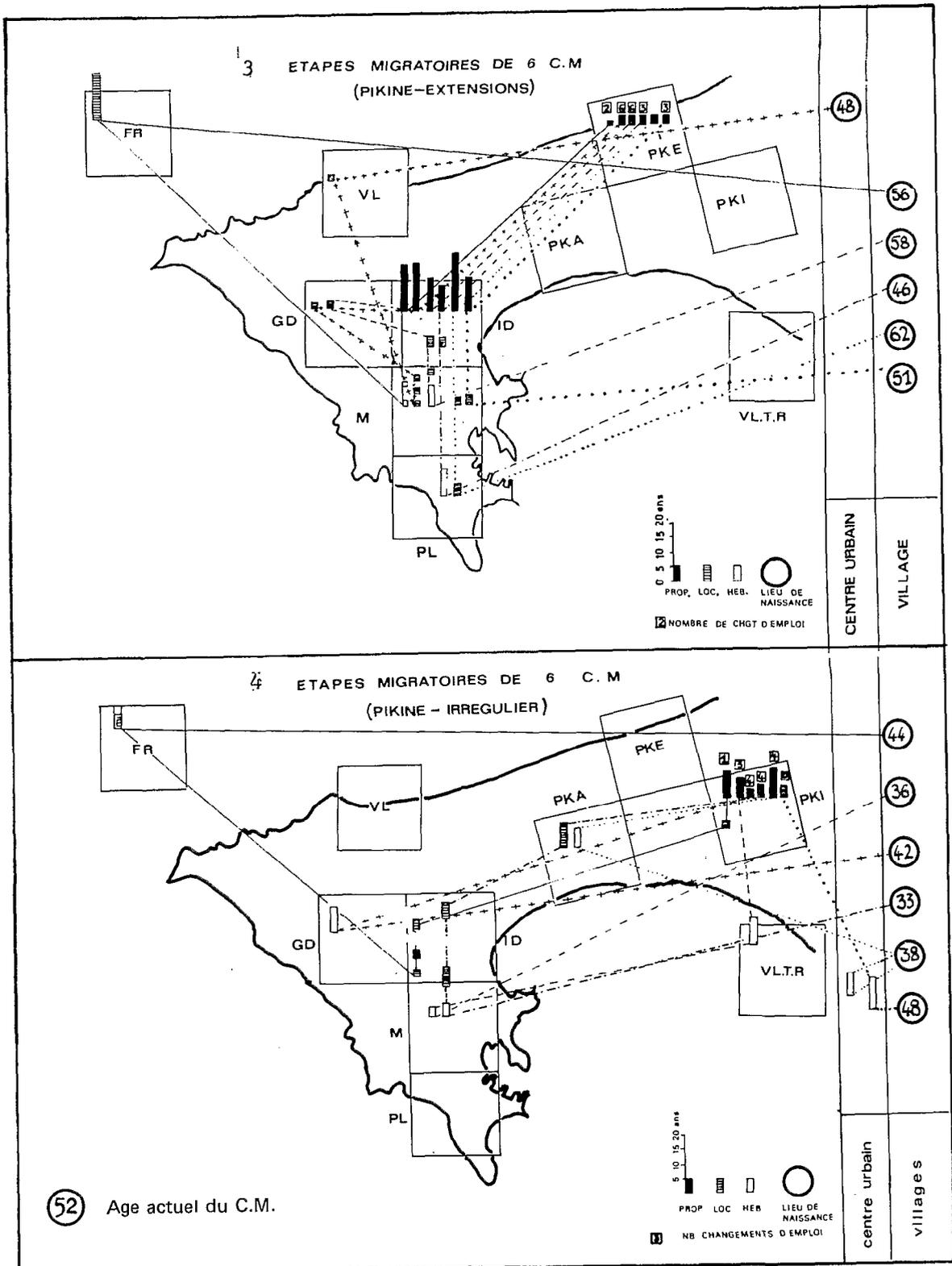
Gounass (1) ? Non seulement les Toucouleur sont majoritaires dans Pikine-Irrégulier, mais encore ils y imposent vraiment leur style d'organisation. Dans un cadre plus aéré, proches des villages lébou, les néo-citadins toucouleur se souviennent de leur origine paysanne : 80 % d'entre eux en effet sont natifs d'un village, contre un peu plus de 50 % seulement pour l'ensemble des 400 chefs de ménage pikinois de notre enquête. Certes le Centre Ville est très éloigné et pour les travailleurs se pose le problème quotidien du transport vers les lieux d'emploi : du moins les Toucouleur vivent-ils entre eux, dans un cadre qu'ils ont choisi.

Les chefs de ménage qui se sont implantés dans cette périphérie spontanée présentent des caractéristiques très différentes de celles des « déguerpis » de Pikine-Extension. Ils ont choisi, lorsqu'ils le désiraient, et n'ont pas subi. Si la moyenne d'âge des chefs de ménage « déguerpis » toucouleur est supérieure à 50 ans (voir cartes 3 et 4), celles des « spontanés » est un peu inférieure à 40 ans. La carte n° 4 indique que, pour ces derniers, l'accession à la propriété a été moins longue, les étapes intra-urbaines moins nombreuses. Après avoir été assisté par la famille, l'immigrant s'est rapidement mis en quête d'une parcelle, sans se poser le problème de la légalité de son implantation. Il est certain que l'entraide ethnique, d'essence traditionnelle, mais appliquée à une forme d'intégration à la ville moderne, lui a été d'un grand secours.

L'ethnie toucouleur a quitté Dakar-Ville à son corps défendant (cas des « déguerpis ») ou volontairement (cas des propriétaires « irréguliers ») : elle se regroupe désormais à la périphérie de la capitale. Il ne faudrait pourtant pas en déduire que ce mouvement constitue un pas en arrière, de la part de ces néo-citadins, ou à un refus de s'intégrer à la ville : parmi les 87 chefs de ménage toucouleur de notre échantillon pikinois, 40 sont des salariés à Dakar même (2), 50 ont bâti des maisons en « dur », signe évident d'une

(1) Médina-Gounass, petit centre religieux proche de Velin-cara, en Casamance, est exclusivement peuplé de Toucouleur. Il a donné son nom à ce quartier.

(2) Soit, en moyenne, la même proportion que parmi les autres chefs de ménage de Pikine : face au problème de l'emploi, les Toucouleur n'ont pas d'attitude spécifique et profitent, ni mieux ni plus mal, que les autres immigrants des sources d'activités « modernes » de la capitale. Les revenus monétaires des ménages Toucouleur (20-300 F CFA/Ménage/mois) se situent également, d'après notre enquête, exactement dans la norme pikinoise, tout comme les « signes extérieurs de richesse » dont disposent les chefs de ménage (62 % d'entre eux possèdent une montre, 73 % un « transistor »).



CARTES 3 et 4 — M Médina - PL Plateau - GD Grand Dakar - IR Bidonvilles - VL Villages Lebou - FR France - PKA Pikine Ancien PKE Pikine Extensions - PKI Pikine Irrégulier

volonté d'installation définitive dans le Cap-Vert. A peine peut-on noter, chez les Toucouleur de Pikine, un désir assez marqué de retourner un jour au village pour y mourir (1 chef de ménage sur 4, contre 1 sur 8 pour l'ensemble de Pikine) : mais, pour eux, ce souhait ne se réalisera peut-être qu'après une vie active entièrement passée à Dakar. Il ne faut certes pas compter sur un éventuel retour des Toucouleur dakarois sur le Fleuve pour qu'ils y retrouvent le chemin des champs, même irrigués : ils sont des citadins qui travaillent et vivent au rythme de la ville, même si chez certains d'entre eux, implantés à proximité des villages lébou, se manifeste une certaine nostalgie pour un cadre rural.

Mais ce mouvement centrifuge des chefs de ménage toucouleur « citadins » ne saurait concerner les jeunes ruraux originaires du Fleuve qui désirent s'installer à leur tour dans l'agglomération. Récemment arrivés, ils sont en quête d'un emploi et demandent l'assistance à la famille ; ils doivent demeurer tout près des lieux d'embauche, et Pikine, à 15 km de là, n'est pas attractif pour eux. Une enquête récente (avril-mai 1974) que

nous avons réalisée dans les quartiers centraux de Fass, prouve que les jeunes Toucouleur ne bénéficient plus aussi efficacement qu'auparavant de l'aide familiale escomptée. L'organisation de l'hébergement des immigrants a en partie disparu, du fait du transfert des bidonvilles déguerpis. Les jeunes Toucouleur, locataires le plus souvent, et non plus hébergés, à leur premier domicile, s'entassent désormais à 5 ou 6 (et même à 13, chiffre extrême de notre échantillon) dans une seule pièce de 12 m². En cas de besoin pressant, ils sont néanmoins pris en charge par la famille pikinoise.

Malgré la péjoration des structures d'accueil à Dakar, il semble pourtant peu probable que les jeunes villageois du Fleuve cessent de prendre, toujours plus nombreux, le chemin de la capitale. Seul un changement radical des conditions économiques dans la zone de départ pourra infléchir les flux migratoires dans l'avenir.

Manuscrit reçu au S.C.D. de l'ORSTOM le 6 juin 1975